

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande**

Band (Jahr): **29 (1893)**

Heft 4

PDF erstellt am: **18.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

XXIX^{me} ANNÉE

N^o 4



GENÈVE

15 Février 1893

L'ÉDUCATEUR

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Sommaire. — La Terminologie grammaticale. — Evolution et Idéal. — Correspondance. — Bibliographie. — Partie pratique; Exercices scolaires: Langue française; Mathématiques élémentaires. — Nominations.

LA TERMINOLOGIE GRAMMATICALE

Tous les professeurs de langues — langues étrangères ou langues anciennes — se répandent en plaintes amères sur l'insuffisante préparation grammaticale des élèves qu'ils doivent instruire. Il faut bien le reconnaître, les plaintes sont aussi justifiées qu'elles sont devenues banales. Allez en effet dans l'un de nos établissements secondaires, et, pour que l'expérience soit plus concluante, interrogez les élèves d'une classe supérieure; demandez-leur de distinguer grammaticalement *que*, conjonction, de *que*, pronom; *j'étais venu* de *j'étais tenu*; le *si* interrogatif du *si* hypothétique; vous serez stupéfaits de voir à quel point le plus grand nombre de ces jeunes gens n'a que des idées confuses, incomplètes ou fausses, en fait de grammaire et d'analyse.

Le mal n'est que trop réel, et, plus qu'on ne croit communément, il enraie les progrès de la jeunesse de nos écoles dans l'étude des langues. Pour y porter remède, il faut d'abord en déterminer les causes. Il va sans dire que ces causes sont mul-

tiples. Je désire aujourd'hui insister sur une d'elles, l'incertitude de la nomenclature grammaticale.

Il est certain que deux maîtres interprètent souvent de deux manières différentes les mêmes phénomènes grammaticaux, et se servent de définitions et de termes fort divergents. Ce que l'un appelle prédicat, l'autre veut que ce soit un attribut. Où l'un voit un complément indirect, l'autre trouve un complément ou un régime, adverbial ou circonstanciel. Pour celui-ci *y* est un pronom ; pour celui-là, c'est un adverbe. Il en est qui affirment l'existence de pronoms neutres ; quelques-uns vont jusqu'à parler d'ablatifs et de génitifs français. Véritable confusion des langues, qui aboutit à jeter le trouble et l'incohérence dans le cerveau des élèves. Et les exemples que je viens de citer, sont tous empruntés à l'analyse de la proposition simple ; le désaccord est bien plus profond en ce qui concerne la phrase composée.

Qu'on doive et qu'on puisse remédier à cet état de choses, aucun pédagogue n'en doute assurément. Il suffit pour cela de s'entendre, et, l'entente faite, d'obéir aux décisions prises en commun. C'est justement en vue d'une discussion éventuelle, et pour préparer le terrain, que je désire soumettre aux lecteurs de l'*Educateur* les quelques réflexions qui suivent.

I

Quelle est la valeur de la terminologie traditionnelle ?

Pour répondre à cette question, il suffit de rappeler brièvement comment la nomenclature grammaticale a pris naissance, et dans quelles conditions elle nous est parvenue. L'immense majorité de nos termes grammaticaux nous a été léguée par les grammairiens latins, qui eux-mêmes se sont contentés en général de transcrire les termes en usage chez leurs devanciers, les grammairiens d'Alexandrie. Ceux-ci emploient, jusque dans ses moindres détails, la nomenclature qui nous est familière : parties du discours, article, adjectif, participe, conjonction, personne, conjugaison, superlatif, subjonctif, accent, ponctuation, etc., etc.

Il en résulte que, si l'on veut savoir pourquoi tel terme a été choisi plutôt que tel autre pour désigner telle partie du discours ou telle fonction grammaticale, il faut de toute nécessité recourir à l'original grec de ce terme, et chercher quel sens y attachaient les auteurs de cette nomenclature. Cette obligation s'impose d'autant plus que parfois les grammairiens latins ont

mal compris ou mal traduit les termes qu'ils empruntaient. De plus, si les modernes ont conservé les noms antiques, ils sont loin de leur avoir toujours laissé la même valeur ; ils ont mis bien souvent du vin nouveau dans de vieilles amphores (ex. : article, accent, sujet, etc.).

Ce n'est pas tout. On sait qu'en Grèce l'honneur des premières spéculations sur le langage revient aux philosophes. Ce sont les sophistes qui ont donné le branle ; c'est Platon, c'est Aristote, ce sont les stoïciens qui ont jeté les bases de la classification des éléments du langage. La grammaire a été à ses débuts l'humble servante de la philosophie, et la nomenclature porte des traces manifestes de cette origine. Pour établir les premières catégories, on consulta moins les faits mêmes du langage que les diverses opérations de la pensée. Constitué au fur et à mesure de lentes découvertes, la classification issue des recherches des grands penseurs grecs ne repose point sur un critère unique ; elle n'est ni homogène, ni conséquente, ni rigoureuse. Quant à la terminologie, puisqu'elle est fondée sur cette classification, elle présente nécessairement les mêmes défauts.

D'ailleurs, si proches parentes que soient deux langues, elles nous offrent cependant deux organismes, qui ne sont point semblables en toutes leurs parties. Il est donc illusoire de vouloir transporter tel quel à un idiome le schéma grammatical qui convient à l'autre.

II

Quels sont les caractères d'une bonne terminologie grammaticale ?

A première vue, il semble désirable que les noms des idées soient comme une définition de ces idées. Ne serait-ce pas un grand secours pour l'intelligence, un excellent moyen de mettre de l'ordre et de la netteté dans les notions grammaticales, que de fixer un système de terminologie qui, adéquat à l'extrême complexité des faits constatés, mettrait en pleine lumière leur nature tant absolue que relative ? Les grammairiens hindous réalisaient en quelque mesure cet idéal au moyen de formules qui, aussi concises que des formules algébriques, révélaient aux initiés, par leur forme même, tout un ensemble de notions qu'elles contenaient implicitement. C'est ce qui leur permettait d'exposer dans un nombre de pages si restreint que cela semble presque incroyable, l'analyse la plus minutieuse et la plus approfondie d'une des langues les plus riches qui soient au monde. Mais c'est qu'aussi leurs termes

techniques sont fabriqués de toutes pièces ; ils n'ont aucune étymologie, et le sens qu'ils ont en grammaire n'est point troublé, obscurci par telle ou telle signification, figurée ou non, qui coexiste dans l'usage ordinaire ; ce sont des étiquettes, ce ne sont pas des noms.

Faudrait-il imiter cet exemple, créer de toutes pièces pour les faits du langage des expressions abstraites, ne se rattachant à rien de connu dans le reste de la langue, créations sorties du cerveau des grammairiens comme Minerve de la tête de Jupiter ? Non certes ; c'est là une méthode bonne pour un enseignement restreint à un petit nombre d'initiés ; notre grammaire doit avoir pour but de former à l'esprit d'analyse et d'observation la généralité des enfants ; n'en faisons pas un grimoire indéchiffrable.

D'ailleurs, augmenter le nombre des termes ayant cours pour désigner les notions grammaticales, ne servirait qu'à augmenter la confusion qui règne déjà dans ce domaine. Il est plus prudent de s'en tenir aux expressions consacrées aujourd'hui par une tradition vingt fois séculaire. Mais ce qu'il faut à tout prix, c'est que ces termes traditionnels, on les regarde comme de simples étiquettes, que l'on ne s'avise pas de chercher dans le nom qu'ils portent l'*explication* des faits grammaticaux. Ici comme partout, les noms donnés aux choses ne sont que l'expression de l'idée que les premiers nomenclateurs se faisaient de ces choses. Acceptons le mot, mais définissons la chose pour elle-même, et non par rapport à son nom. N'y sommes-nous pas d'autant plus obligés que souvent les mots ne contiennent plus aujourd'hui ce que les inventeurs grecs y avaient mis ?

Avant tout, il faut battre en brèche ce préjugé qu'un terme technique est mieux approprié s'il « traduit » l'idée dont il est le signe. *Traduttore, traditore!* N'est-il pas remarquable que ce soit précisément quand ils ont un sens étymologique tangible que les termes rencontrent le plus d'opposition ? Des mots comme *adjectif, déclinaison, conjugaison* ne prétent à aucune équivoque, parce qu'ils n'ont pas la prétention d'être significatifs par eux-mêmes. Aussi qui songe à les évincer ? Moins heureux sont, par exemple, *pronom, substantif, préposition*, parce qu'ils sont transparents, mais transparents à la façon des prismes, qui font dévier les rayons lumineux. Si des expressions comme *relatif, article, conditionnel* donnent lieu à des critiques justifiées, c'est qu'elles sont employées aussi dans le langage quotidien, et que leur sens grammatical est obscurci par leur sens vulgaire. Quand Lavoisier fixa la nomenclature chi-

mique, il s'arrêta peu à l'idée de marquer par le nom qu'il attribuait aux corps élémentaires, leur propriété et leur nature; et des noms de fantaisie comme antimoine, manganèse, fluor, qui n'ont pas la prétention de caractériser les substances, sont excellents du moment qu'ils sont adoptés par tous, et employés par tous avec le même sens.

Il en sera de même de la nomenclature grammaticale. On peut fort bien retenir les termes en usage, consacrés qu'ils sont d'ailleurs par tant d'œuvres de haut mérite; mais il faut qu'il soit bien entendu que ce sont de simples étiquettes sans valeur démonstrative; il faut que les grammairiens et les maîtres se mettent d'accord pour l'emploi d'une terminologie uniforme. Dans l'état actuel, les élèves en passant d'une langue à l'autre, et même sans sortir du français, en posant Larousse pour prendre Brachet, souvent même en montant d'une classe dans la suivante, sont déroutés par le changement de terminologie. Quelle simplification si la grammaire avait aussi son Lavoisier!

Enfin, pour qu'une nomenclature soit bonne, il faut aussi qu'elle soit complète. A cet égard, je ne comprends point la timidité de certains grammairiens qui ont cru simplifier la besogne des élèves en élaguant le plus grand nombre des termes techniques⁽¹⁾. Point de surcharge inutile, cela va sans dire; mais chaque phénomène grammatical doit avoir son nom, sans quoi il n'existera pas pour les élèves et se confondra dans la mémoire des élèves avec les phénomènes similaires. Entre deux termes, il faut prendre le plus simple, mais point de périphrase: la périphrase alourdit l'enseignement, elle est tout l'opposé d'une étiquette, elle n'a pas de contours suffisamment nets et précis.

PAUL OLTRAMARE.

ÉVOLUTION ET IDÉAL

Tout pédagogue doit être doublé d'un psychologue. M. le professeur Yung nous le disait excellemment ici même, il y a peu de jours. Je voudrais rattacher à ce sujet quelques réflexions sur l'idée générale de notre époque et sur l'enseignement qui en dérive.

Une remarque d'abord. Il ne suffit pas, si l'on cherche à deviner la pensée contemporaine, de regarder autour de soi. Ce que l'on voit autour de soi, ce sont des habitudes issues d'une génération antérieure; c'est

(1) C'est ainsi que M. Chassang a éliminé tous les termes qui servent à désigner les différentes espèces de proposition subordonnée. Impossible, par conséquent, de démembrer la moindre phrase française, à moins de se contenter de manières de parler toutes vagues, comme propositions subordonnées commençant par *que*, par *si*, etc.

un passé plus ou moins lointain, vieux de dix ans, de vingt ans peut-être ; c'est un legs dont nous vivons jusqu'au jour où le capital engagé présentement deviendra productif à son tour.

Quelle est l'idée générale de notre époque ? Que chacun s'interroge à cet égard. Mais, pour gagner du temps, nous procéderons par anticipation. Plus de cent réponses nous sont parvenues. Notre premier travail consiste à éliminer tout ce qu'aura dicté l'amour-propre ou une certaine complaisance à asseoir ses jugements, d'une manière trop exclusive, sur ses aptitudes particulières. Que nous reste-t-il alors ?

Les uns, les pessimistes, se sont écriés : Nous sommes dans le chaos et le chaos ne saurait rien produire ! (Expression fautive, par parenthèse, puisque le chaos contient des germes de vie). Quant aux autres, les optimistes, ils s'accordent à reconnaître que le mot d'ordre de notre époque, l'idée qui la pénètre, c'est l'évolution, — évolution qui, pour beaucoup, s'étend fort loin au delà des confins du monde matériel.

C'est bien là, en effet, que me paraît résider en dernière analyse la grande conquête de notre siècle, l'idée mère de notre époque. Hardie et grosse de conséquences, cette idée, après avoir fécondé la science, prend aujourd'hui possession du domaine de l'âme. Elle a forcé les lourdes portes de l'orthodoxie et de l'infailibilité, ou, si l'on préfère une autre image, elle a joué le rôle de la rouille qui lentement ronge et finalement brise les chaînes du despotisme.

Considérés dans leur ensemble, ces derniers effets de l'évolution sont aussi réjouissants que merveilleux. Car ils proclament la réalité de la vie universelle et d'une cause mystérieuse qui y préside. Sans évolution pas de vie, ou réciproquement pas de vie sans évolution.

On peut se demander comment tant de personnes éclairées et réfléchies redoutent l'évolution à l'égal d'un démon. C'est que, selon toute probabilité, elles s'imaginent découvrir dans les croyances humaines quelques principes, quelques éléments fixes et immuables. A ces personnes-là je dirai : L'évolution ne repose, il est vrai, sur aucun dogme, mais elle ne détruit ni la vérité, ni la conscience ; au contraire, car la vérité et la conscience, à moins que l'une et l'autre ne soient des cadavres, se modifient en même temps que l'histoire de l'humanité. Une génération fait l'éducation de la suivante. De l'une à l'autre un progrès s'accomplit, et quand il semble y avoir accalmie ou recul, c'est que l'humanité prend vacance pour s'élancer plus fraîche et plus vigoureuse vers de nouvelles destinées.

Telle est l'idée. Quel sera l'enseignement ?

Assurément un enseignement non fermé, susceptible de se modifier graduellement, sans secousse, puisque toute secousse appelle une réaction. Le programme sera relégué au second plan derrière la méthode, mais surtout on se mettra en garde contre l'empirisme des gens systématiques, des théoriciens.

En voici un que je prends au hasard. Son expérience — on sait que les pédagogues aiment à parler de leur expérience — son expérience donc l'a convaincu que tout enseignement doit être purement intuitif. Montrez à l'enfant l'objet dont vous lui faites la description et vous

arriverez droit au but sans avoir à recourir à de longues et fastidieuses explications. Il y a du vrai, beaucoup de vrai dans cette assertion. Autrefois on apprenait dans des cahiers, dans des volumes mal édités, sans figures, sans tableaux graphiques. C'était un grave déficit, mais considérez le revers. A force de voir, de palper, l'esprit devient incapable d'effort ; il se rabougrit dans l'ivresse des sens et l'excès du bien devient le mal. Ce qui devait enrichir la pensée, élargir l'horizon, a plutôt appauvri et rétréci.

Est-ce que du moins le sens des proportions y aura gagné ? Notre théoricien en reste convaincu. (Le mot reste est joli, parce qu'il prouve que la conviction avait, ici comme souvent, précédé l'expérience.) Ne contestons pas, examinons plutôt. Ce sens des proportions, l'avons-nous, nous d'abord les pédagogues, qui, dans notre petit bagage d'érudition, possédons quelques brides de sciences exactes ou de sciences naturelles ? Sans vouloir nous calomnier, nous pouvons nous poser la question. Eh bien ! je crois que nous nous attribuons souvent une importance personnelle exagérée. Que nous soyons cent à voter, notre suffrage vaut évidemment $1/100$, mais quand nous professons, nous avons une tendance à forcer le numérateur de notre fraction au détriment d'autrui. Preuve suffisante du manque du sens des proportions appliqué à nous-mêmes.

Et quand il s'agit de ceux que nous intruisons ! En fait de proportions, nous leur enseignerons avec clarté la règle de trois, simple ou composée. Serons-nous aussi experts à dérouler devant leurs yeux la galerie des grands événements historiques, à faire ressortir les mobiles et la moralité des actions de l'homme, de ce « roseau pensant » qu'est chacun de nous ? J'en doute, et je ne sache pourtant pas d'objet qui mérite de fixer davantage l'attention.

Après l'homme vous serez conduit par un enchaînement logique à parler du lieu où il réside, de notre planète, lancée dans l'espace comme des millions d'autres astres. Pour le coup, nous voilà en plein merveilleux. L'espace ! Comment initier l'enfant à cette notion qui nous dépasse et nous surpasse, quelque intelligents que nous soyons ? Eh bien ! je ne crois pas ce merveilleux-là trop difficile à expliquer.

Supposons un cadre qui aurait les dimensions du canton de Genève. Au centre, le soleil sera représenté par un point. Un autre point placé à un centimètre du premier représentera notre terre qui est à 37 ou 38 millions de lieues du soleil. A 5 centimètres, nous mettrons Jupiter, à 30 centimètres Neptune, et ainsi de suite, selon les distances respectives des planètes. Puis, au delà du système dont nous faisons partie, il y a les étoiles dont la plus rapprochée sera placée dans notre cadre non plus à quelques centimètres du soleil, mais à deux kilomètres, oui deux kilomètres ! Sirius serait à dix kilomètres et l'immense majorité des étoiles resterait hors des limites de notre plan imaginaire. Ainsi est mise à la portée de la jeunesse cette notion si abstruse de l'espace.

En feuilletant Flammarion ou tel autre vulgarisateur, on glanerait beaucoup de faits analogues, aussi instructifs que surprenants. Mais ici la prudence et le tact sont de rigueur. Il faut savoir s'élever sur l'échelle

de l'idéal ; il faut surtout savoir en redescendre. Toutefois ce ne sera pas en vain qu'on aura poussé quelques excursions jusque sur les plus hauts sommets que puisse gravir l'intelligence humaine. L'enfant en aura conservé comme un de ces exquis parfums alpestres qui ne se définissent pas, mais qui s'oublie moins encore. Aug. LEMAITRE.

CORRESPONDANCE

Du Jura Bernois, le 6 février 1893

Un cinquantenaire. — Nécrologie.

Le 24 novembre de l'année dernière, M. Ringier, pasteur à Kirchdorf (district de Seftigen) a réuni dans son presbytère les instituteurs de la paroisse, le président du synode de cercle du district de Seftigen et le président de la commission d'école de Noflen pour célébrer le cinquantième anniversaire de l'entrée de M. Christian Schwarz, à Noflen, dans la carrière de l'enseignement.

A cette occasion, il a été remis au héros de la fête, notre vénéré collègue, une superbe montre d'or, don de la commune de Noflen, du synode de cercle de Seftigen et de la Direction de l'éducation du canton de Berne.

Honneur et longue vie à ce fidèle vétéran de l'enseignement !

Honneur aussi aux hommes de cœur qui jugent dignes de reconnaissance les services de ceux qui consacrent leur vie à l'enseignement populaire !

* * *

On annonce le décès de M. Justin Bandelier qui fut instituteur et employé postal à Courfaivre (district de Delémont), sa commune d'origine, pendant près de cinquante ans. Né, en 1827, d'une des plus honorables familles du lieu, il fréquenta le collège de Delémont, puis l'École normale de Porrentruy, dirigée alors par le célèbre Thürmann.

Quoique bien jeune encore, Bandelier, en possession d'un diplôme obtenu haut la main, fut élu instituteur de la classe des garçons de son village, qu'il a dirigée avec un talent supérieur pendant près d'un demi-siècle.

« L'œuvre éducatrice de M. Justin Bandelier, dit le journal *Le Jura*, est l'hommage le plus complet, le plus touchant et le plus précieux qu'un élève puisse rendre à l'École normale qui l'a formé ; cette œuvre est un hommage plus grand encore rendu à son village natal, hommage pur, sans tâche, car il a été un grand exemple de sobriété, de servabilité, un touchant modèle de simplicité et de modestie pour les générations qui ont grandi autour de lui et, pour ainsi dire, sous son aile protectrice ».

Suivons, nous, les jeunes collègues du vénéré défunt, l'exemple qu'il nous a donné et ayons pour modèle cette existence toute de fidélité, de dévouement et d'abnégation.

D. S.

Berne, le 7 février 1893.

Société des instituteurs du canton de Berne

Notre phalange devient de plus en plus compacte. Depuis notre dernière communication, des sections se sont encore constituées dans les districts de Frutigen, Cerlier, Nidau, Moutier et Franches-Montagnes. Les instituteurs de Delémont et de Bienne ont aussi décidé la création de sections de la société cantonale dans leurs districts respectifs, mais ne se sont pas encore annoncés officiellement auprès du Comité central. Seuls les districts de Konolfingen et de Porrentruy n'ont pas donné signe de vie. Le nombre des membres est actuellement de 1650. Le corps enseignant des districts suivants fait partie au grand complet de notre association : Oberhasli, Gessenay, Haut-Simmenthal, Bas-Simmenthal, Thoune, Seftigen, Schwarzenburg, Berne-Campagne, Berne-Ville (corps enseignant primaire), Wangen, Aarwangen, Büren, Laupen, Neuveville et Courtelary. Dans les autres districts, une fraction plus ou moins forte des instituteurs s'est tenue à l'écart. Il ne faut pas trop s'en étonner, car il y eut de tout temps des timides ou des indécis qui ne veulent pas comprendre que l'union fait la force.

La circulaire adressée par le Comité central offre un vaste champ de travail à l'activité des sections; aussi est-il à désirer que de nouvelles idées surgissent et que des propositions soient présentées concernant les matières en discussion.

A l'heure présente, l'attention de tous se porte sur l'issue du dernier débat de la loi scolaire et tous les véritables amis de l'école se préparent à travailler énergiquement à son acceptation par le peuple. Si notre attente devait être déçue, nous ne pourrions plus compter que sur nos propres forces.

H. GROGG, instituteur.

BIBLIOGRAPHIE

Die deutsche Orthographie. — *Zusammenstellung der wichtigsten Abweichungen vom Bisherigen, insbesondere auch von den in der Schweiz üblichen Orthographien, von S. Wittwer, Sekundarlehrer in Langnau.* Bern, Verlag von Schmid, Francke und Co.

Nos lecteurs n'ignorent probablement pas que, grâce à l'appui du Conseil fédéral, il fut décidé, dans le cours de l'année dernière, par une réunion renfermant des représentants des journaux, des libraires, de la plupart des gouvernements cantonaux et du Conseil fédéral, d'adopter pour la Suisse la nouvelle orthographe allemande telle qu'elle est prescrite par le *Ministerium der geistlichen Unterrichts und Medizinalangelegenheiten* de l'empire allemand et fixée par l'ouvrage si consciencieux de M. D. Konrad Duden, directeur du gymnase royal à Hersfeld. Cette adhésion de la Suisse allemande contribuera sans doute à l'établissement

tant désiré d'une orthographe allemande uniforme, car les autres pays allemands, comme l'Autriche, etc., seront amenés par la force des choses à se soumettre à leur tour.

Nous comprenons très bien le peu d'empressement et l'enthousiasme glacial avec lequel on accepte ou plutôt on subit partout cette nouvelle orthographe avec ses nombreuses inconséquences et exceptions, et nous déclarons hautement que nous aurions préféré de beaucoup une des orthographes plus simples et plus logiques de la Suisse allemande. Puisque nos compatriotes ont consenti à un sacrifice pénible, mais indispensable, faisons comme eux et saluons l'ouvrage de M. Wittwer qui nous arrive à propos pour nous servir de guide dans l'étude de la nouvelle orthographe. Il est rédigé avec clarté, ses renseignements sont exacts et suffisamment complets pour le grand public qui n'a pas le temps ou les moyens de consulter l'ouvrage de Düden. B. S.-R.

Le **Foyer domestique**, journal pour la famille, paraissant le samedi à Neuchâtel. Attinger frères, éditeurs.

Ce journal, qui va commencer sa sixième année d'existence, a accompli, depuis sa création, une série d'améliorations progressives qui en font aujourd'hui un des journaux les plus appréciés de la Suisse romande.

Pas un mot qui soit de nature à blesser. On peut laisser le journal à la portée de tous, grands et petits. Son texte, très varié, est rédigé par les meilleurs écrivains.

Les éditeurs envoient sur demande des numéros-spécimens gratuits.

Choix de fables de Florian et autres auteurs, 25 cent. —

Le Lépreux de la Cité d'Aoste, 3^{me} édition, 25 centimes. — Paris: Sanard, Derangeon et C^{ie}, 174, rue St-Jacques, et 15, rue Malebranche, ou à la direction du *Signal*, Ouchy.

Ces deux brochures sont écrites en sténographie Duployé.

Les personnes non initiées y trouveront un alphabet et pourront, en se délassant, arriver à les lire sans peine. Il est facile du reste de se procurer le texte ordinaire correspondant dans les chrestomathies. La bibliothèque Duployé se compose d'une série d'ouvrages à tous prix très variés. Les fables de Florian sont illustrées de vignettes dont l'exécution pourrait être plus soignée L. M.

PARTIE PRATIQUE

EXERCICES SCOLAIRES

Langue française. — *Cours inférieur.*

LE PAIN (DICTÉE)

L'agriculteur charge les sacs de blé sur son char et les mène¹ au moulin. Le meunier les décharge et les transporte près de la meule². Celle-ci écrase le grain et le transforme en farine et en son³. On portera la farine

au boulanger; il la pétrira avec de l'eau et la réduira en pâte. La pâte cuira dans le four et deviendra ainsi ce bon pain blanc que vous mangez avec tant⁴ de plaisir.

Vocabulaire et remarques. — 1. MENER, *mène*. Lorsque dans les verbes de la première conjugaison, la dernière syllabe est précédée d'un *e* muet (*mène*, *lève*), cet *e* prend un accent grave devant une syllabe muette (je *mène*, je *mènerai*). Les verbes en *eler* et *eter* peuvent doubler l'*l* ou le *t* au lieu de prendre l'accent grave.

2. MEULE : corps solide, rond et plat qui sert à broyer; roue dont on se sert pour aiguiser, polir. HOMONYME : *meule*, monceau, pile de foin, de paille, de gerbes.

3. SON : la partie la plus grossière du blé moulu. HOM. : *son* (déterm., poss.), qui est à lui, à elle; *son* : bruit, ce qui frappe l'ouïe; *sont* : pl. de *est* (du v. être).

4. TANT : adverbe de quantité, tellement, autant. HOM. : *tan* : écorce de chêne moulue qu'on emploie pour tanner les peaux; *temps* : durée de choses, époque, état de l'atmosphère; *taon* (pr. *tan*), grosse mouche à aiguillon qui tourmente de ses piqûres les chevaux et les bestiaux.

Exercices : Analyser chaque phrase de la manière indiquée précédemment (page 19).

Sujet de composition : CE QUE FONT LES ANIMAUX. — Le cheval... (*construire une phrase simple à plusieurs compléments ou, si possible, plusieurs propositions coordonnées*), le bœuf..., la vache..., le chien..., le chat..., la poule..., l'hirondelle..., le moineau..., le rossignol..., l'épervier..., le perroquet..., le serpent..., le poisson..., le singe..., l'araignée..., le hanneton... l'abeille..., la taupe..., la chenille..., l'écureuil... (*Mettre ensuite le pluriel*)

Cours moyen

LE SUCRE (DICTÉE)

Le sucre est employé à de nombreux usages. On l'utilise pour les sirops et autres produits. Il entre¹ dans² la fabrication du vin³ mousseux. Le confiseur, le pâtissier, le liquoriste en emploient⁴ des quantités considérables. Les matières sucrées se rencontrent PRESQUE partout dans la nature. On LES trouve dans les fruits, dans les légumes, dans la fleur où⁵ butinent les abeilles, dans l'herbe QUE broutent les troupeaux ET jusque dans la sève des arbres.

Vocabulaire et remarques. — 1. ENTRE, du v. entrer; *entre*, préposition; *entre*, subst. : caverne, grotte profonde et obscure.

2. DANS, préposition; *dent*, subst. : chacun des petits os recouverts d'émail, qui, enclavés dans la mâchoire, servent à mâcher; pointe en forme de dent; brèche au tranchant d'une lame. FAMILLE : *dent*, *dentaire*, *dental*, *denté*, *dentelé*, *dentelle*, *dentelure*, *dentier*, *dentifrice*, *dentiste*, *dentition*, *denture*.

3. VIN, liqueur alcoolique; *vineux*, *vinification*, *vinicole*, *viticulture* (*viticole*, *viticulture*); *vinaigre*, *vinaigrerie*, *vinaigrette*. HOM. : *vingt*, *nomvain*, *vaine*, adj.; je *vins*, il *vint*, pas. d. du v. venir; je *vaincs*, il *vainc*, pr. du v. vaincre.

4. Dans les verbes en *yer*, l'*y* se change en *i* avant un *e* muet.

5. Où, adv. ; ou, conj. ; août, le huitième mois de l'année ; l'août, la moisson (voir *La cigale et la fourmi*, fable de La Fontaine) ; houx, arbrisseau toujours vert dont les feuilles sont luisantes et armées de piquants ; houé, outil aratoire.

Exercices : Analyser chaque phrase de la dictée de la manière indiquée précédemment. — Former les *familles* des mots suivants : Sucre, produit, fabrication, herbe. — Expliquer le rôle dans la phrase des mots : L', POUR, etc., imprimés en petites capitales.

CANEVAS D'UNE LEÇON DE CHOSES

LE VIN

La vigne, les vignobles. — Taille de la vigne, au printemps. — La sève. — Les bourgeons. — Rameaux (sarments). — Feuilles. — Raisins. — Chaleurs de l'été. — Le mois d'octobre. — Maturité du raisin. — La vendange. — Le pressoir. — Le moût. — Cuves et tonneaux. — Fermentation dans la cave. — Vin blanc, vin rouge. — Vin mousseux. — Vins du pays, de l'étranger. — Principaux vignobles. — Boisson alcoolique nuisible aux petits enfants ; à dose modérée et réglée, convient à l'adulte qui travaille et au vieillard. — Son abus produit un empoisonnement spécial qui détruit peu à peu les facultés intellectuelles.

Rédaction : Compte rendu de la leçon.

Cours supérieur.

CHICAGO (DICTÉE)

En mil huit cent trente¹, il y avait à Chicago une centaine d'habitants, blancs, métis², noirs. En mil huit cent trente-sept, la population était de quatre mille âmes ; en 1850 de vingt-huit mille, en 1860 de 110,000, en 1870 de trois cent mille ; actuellement ELLE dépasse un million d'habitants⁽¹⁾.

En mil huit cent soixante-onze³, le huit octobre, le feu éclata dans une grange ; c'était un samedi soir. *Favorisées* par un temps sec et un vent d'ouest, les flammes s'étendirent rapidement et l'incendie sévit⁴ jusqu'au mardi matin ; il est probable⁵ qu'IL ne se serait éteint qu'après avoir *consumé*⁶ toute la ville, si une violente tempête n'était *venue* mettre un terme *aux* progrès des flammes. Le feu dévora⁷ PRÈS DE vingt mille maisons ET laissa cent mille personnes SANS abri. Ce fut la plus terrible⁸ conflagration⁹ des temps modernes¹⁰. Les pertes s'élevèrent à environ un milliard¹¹ et *demi*. Une nouvelle ville fut *construite* sur les ruines de l'ancienne, plus grande, plus belle, plus solide. Un an après l'incendie, Chicago était *relevée* de ses cendres. Pendant cette année-là, IL a été *construit*, en moyenne, une maison par heure ; non point de frêles¹² maisons de bois, mais de solides édifices en *briques*, en *pierre*, en fer, de huit à neuf mètres de façade et comptant de quatre à six étages. Il n'est peut-être pas dans l'histoire un exemple d'une semblable activité.

Chicago est le centre du commerce de grains de l'Amérique du Nord.

(1) 1,100,000.

Devant elle un lac LA met en communication avec toutes les mers; derrière elle s'étend une contrée immense, la plus riche, la plus fertile du monde entier. Cette ville est aussi le plus grand marché de viandes de l'univers; dans ses immenses abattoirs, situés à six kilomètres de la ville, douze à quinze mille représentants de l'espèce porcine passent chaque jour de vie à trépas.

Vocabulaire et remarques. — 1. Dans les nombres, on place un trait d'union entre le mot exprimant des dizaines et celui marquant les unités de dix-sept à cent. On n'en met jamais entre les autres nombres.

2. MÉTIS (latin *mixtus*, mélange) : qui est né d'un blanc et d'une indienne (d'Amérique), ou d'un indien et d'une blanche.

3. Entre les dizaines et le nombre *un*, on peut mettre ou supprimer la conjonction *et*; quand on la supprime, on la remplace par un trait d'union. Avec les autres nombres la conjonction est toujours supprimée.

4. SÉVIR : exercer des ravages; veut dire aussi : traiter avec rigueur, punir, châtier un coupable.

5. PROBABLE : qui paraît fondé, vraisemblable, qu'il est raisonnable de supposer.

6. (*Note pour les écoles secondaires*). PARONYMES : *Consumer*, *consommer*. Ces deux mots présentent l'idée de destruction. *Consumer* : destruction pure et simple, abstraction faite de tout autre rapport. *Consommer* : destruction utile et nécessaire; il se dit aussi dans le sens absolu d'achever, d'accomplir, d'exécuter. *Le feu consume le bois; on consomme beaucoup de vivres et de bois dans cette maison.* — Le substantif de consommer est *consommation*; celui de consumer est *consomption* qui ne se dit guère qu'en parlant de l'état causé par la phthisie pulmonaire.

7. DÉVORER. Sens figuré : consumer, détruire.

8. (*Ecoles secondaires*). TERRIBLE. SYNONYMES : violent, affreux, redoutable, effroyable, épouvantable. Ce qui est terrible inspire de la terreur, mais sans exciter du dégoût, de l'effroi ou de l'épouvante; cette terreur même peut être mêlée de respect : « *Toi dont le nom terrible et doux, Fait courber le front de ma mère* » (LAMARTINE). Au figuré, le mot terrible signifie étrange, extraordinaire dans son genre : *Il fait un temps terrible.* — Ce qui est affreux inspire le dégoût, l'éloignement; ce qui est horrible excite l'aversion ou l'horreur; une chose effrayante cause de l'effroi, or, comme le mot *effroi* dit plus que *frayeur*, effroyable est l'augmentatif d'effrayant. Le mot épouvantable enchérit sur effrayant; l'aspect de ce qui est épouvantable fait reculer d'étonnement et de terreur.

9. CONFLAGRATION : Embrasement général. *Fig.* : grande révolution politique.

10. (*Ecoles secondaires*). LES TEMPS MODERNES : les derniers temps; *l'histoire moderne* : depuis l'an 1453 (prise de Constantinople) jusqu'à nos jours; *les temps fabuleux* : époques antérieures au XVI^e siècle avant J.-C.; *les temps héroïques* : époque écoulée depuis le XVI^e siècle a. J.-C. jusqu'à la 1^{re} Olympiade (période, chez les Grecs, qui s'écoulait entre deux fêtes célébrées tous les quatre ans à Olympie, en Elide); *les temps historiques* : époque qui commence à la première Olympiade (776 a. J.-C.) et se continue jusqu'à nous.

11. MILLIARD : mille fois un million (Ecrire aussi ce nombre en chiffres).

12. FRÊLE : qui est fragile, qui a peu de solidité, de résistance. *Fig.* : faible.

Exercices : Justifier l'orthographe des mots en italique dans la dictée. — Expliquer le rôle dans la phrase des mots : ELLE, SI, etc. imprimés en petites capitales. — Expliquer le sens des expressions : Relevée de ses cendres, représentants de l'espèce porcine, de vie à trépas.

Mathématiques élémentaires

I. *Solution du problème proposé aux sociétaires dans le numéro du 15 janvier dernier.*

Énoncé. — Calculer les trois côtés d'un triangle rectangle, sachant que son périmètre est de 90^m et que sa surface est de 180^{mq}.

(Sommet)

Désignant par x et y les deux côtés de l'angle droit et par z l'hypoténuse du triangle, nous aurons les trois équations :

$$x^2 + y^2 = z^2 \quad (1)$$

$$xy = 360 \quad (2)$$

$$x + y + z = 90 \quad (3)$$

Ajoutons l'équation (1) à l'équation (2) multipliée par 2, nous obtenons :

$$x^2 + 2xy + y^2 = z^2 + 720$$

$$\text{ou} \quad (x + y)^2 = z^2 + 720$$

De l'équation (3) on tire :

$$x + y = 90 - z$$

Substituons $90 - z$ à la place de $x + y$ dans l'équation précédente, il vient :

$$(90 - z)^2 = z^2 + 720;$$

$$\text{d'où} \quad z = 41$$

Remplaçant z par cette valeur dans l'équation (3) on obtient :

$$x + y = 49;$$

et, comme on a

$$xy = 360$$

nous éliminerons y entre ces deux équations, *symétriques* en x et y , et nous obtiendrons :

$$x^2 - 49x + 360 = 0,$$

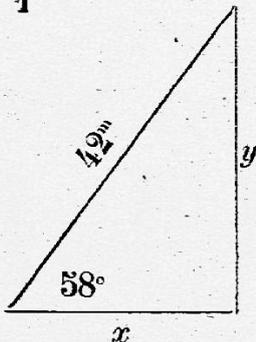
équation du second degré qui donnera à la fois la valeur de x et celle de y .

On trouve $x = 40$ et $y = 9$, ou $x = 9$ et $y = 40$.

Ont résolu le problème : MM. L. Chenevard, à Neuchâtel; J. Constantin; G. E. M.; L. Grosgrin, à Genève; H. Javet, à Motier-Vully; J. Juillerat, à Moutier; C. Mégard, à Plainpalais; E. Tissot, à Genève; N. Wuilleumier, à Renan. — Une solution sans signature.

II. EXERCICES DE GÉOMÉTRIE

1°



a) *Par le dessin*

$$\text{Echelle } \frac{1}{1000}$$

$$\frac{42^m}{1000} = 0^m,042$$

$$y = 0^m,0355 \times 1000 = 35,5$$

$$x = 0,0225 \times 1000 = 22,5$$

$$\text{Surface du triangle} = \frac{35,5 \times 22,5}{2} = 399^{\text{mq}}$$

b) *Par les lignes trigonométriques naturelles*

$$\frac{y}{42} = \text{Sin } 58^\circ$$

$$y = 0,848 \times 42 = 35,6$$

$$\frac{x}{42} = \text{Sin } 32^\circ$$

$$x = 0,530 \times 42 = 22,26$$

$$\text{Surface du triangle} = \frac{35,6 \times 22,26}{2} = 396^{\text{mq}}$$

2° Calculer la surface d'un triangle isocèle dont les côtés égaux ont chacun 30^{cm} et comprennent un angle de 40°.

x = la base, soit le côté opposé à l'angle de 40°.

y = la hauteur.

a) *Par le dessin*

$$\text{Echelle } \frac{30^{\text{cm}}}{5} = 6^{\text{cm}}$$

$$x = 4^{\text{cm}},1 \times 5 = 20^{\text{cm}},5$$

$$y = 5,65 \times 5 = 28,25$$

$$\text{Surface du triangle} = \frac{20,5 \times 28,25}{2} = 289^{\text{cm}^2}$$

b) *Par les lignes trigonométriques naturelles*

$$\frac{x}{2 \times 30} = \text{Sin } 20^\circ$$

$$x = 0,342 \times 2 \times 30 = 20^{\text{cm}},52$$

$$\frac{y}{30} = \text{Sin } 70^\circ$$

$$y = 0,940 \times 30 = 28,2$$

$$\text{Surface du triangle} = \frac{20,52 \times 28,2}{2} = 289^{\text{cm}^2},3$$

3° Inscrire un pentagone dans un cercle de 10^m de rayon et mesurer la surface de ce polygone.

Calcul de la surface.

x = côté du pentagone; y = apothème.

a) *Par le dessin*

Echelle $\frac{1}{200}$

$$\frac{10^m}{200} = 0^m,05$$

$$x = 0^m,059 \times 200 = 11^m,8$$

$$y = 0^m,0405 \times 200 = 8^m,1$$

$$\text{Surface} = \frac{11,8 \times 8^m,1 \times 5}{2} = 238^{\text{mq}},9$$

b) *Par les lignes trigonométriques*

$$\frac{x}{2 \times 10} = \sin 36^\circ$$

$$\frac{y}{10} = \sin 54^\circ$$

$$x = 0,588 \times 2 \times 10 = 11,76 \quad y = 0,809 \times 10 = 8^m,09$$

$$\text{Surface du triangle} = \frac{11,76 \times 8,09 \times 5}{2} = 237^m,8$$

A. YERSIN.

NOMINATIONS

GENÈVE. — *Collège de Genève*: M. Charles Bornand, nommé le 30 décembre 1892, maître-adjoint de gymnastique.

Ecoles primaires: nominations définitives du 6 janvier 1893:

1° M^{me} M. Perrin-Grillère, régente à Carouge; M^{me} J. Ducot, régente à Chêne-Bougeries; M^{me} R. Cerutti, régente à Satigny; M^{me} L. Vallot, régente au Petit-Saconnex; M^{me} A. Schütz, régente au Petit-Saconnex; M^{me} C. Baatard, régente à Plainpalais.

2° MM. H. Chapot; R. Bieler; J. Fornerod; J. Valentin; H. Gander; E. Dunand, sous-régents dans les écoles primaires.

— *Du 31 janvier 1893*. — MM. Grosgurin Louis, et Démolis, Edouard, pour un an et à titre d'épreuve, aux fonctions de sous-régent dans les écoles primaires.

— *3 février 1893*: Permutation de M. Mantel, régent de Presinge, à Genève.

PLAINPALAIS. — *7 février 1893*: Nomination de M. Robadey aux fonctions de régent pour un an et à titre d'épreuve.